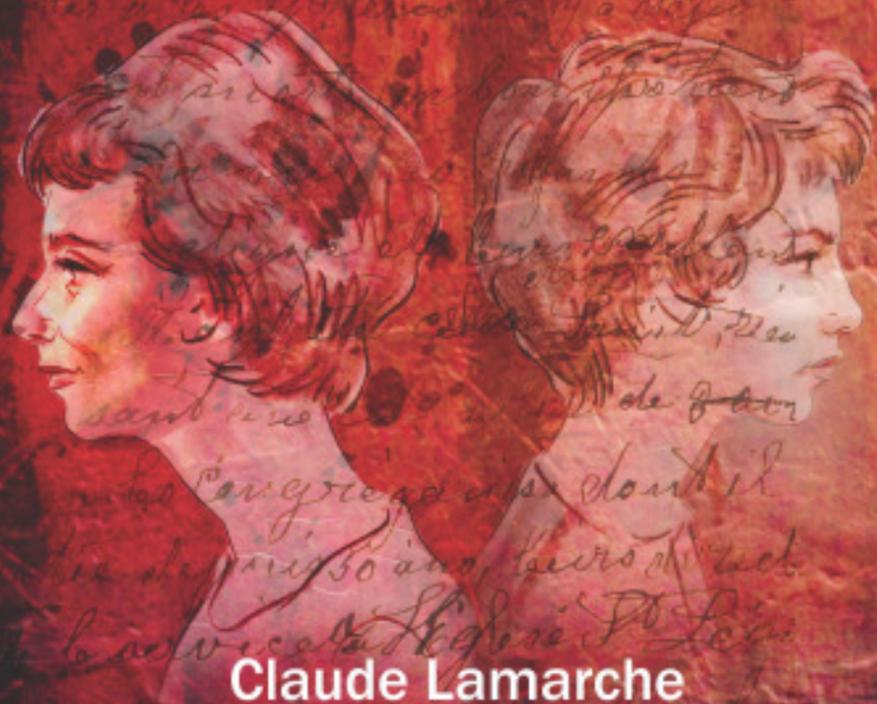


# HÉRITAGES

Les têtes dures



Claude Lamarche

Elleffe

# EXTRAIT

**EXTRAIT**

**HÉRITAGES**

Les têtes dures

# EXTRAIT

## De la même auteure

### Romans

*Les têtes bouclées*, roman, Éditions Vents d'Ouest, 2015.

*Les têtes rousses*, roman, Éditions Vents d'Ouest, 2011.

*Je me veux*, Éditions Quinze, Montréal, 1978.

*De rien autour à rien en dedans*, Montréal, 1978.

### Romans (9-13 ans)

*Poursuite sur la Petite-Nation*, Éditions Paulines, Montréal, 1977.

*Le mystère de la femme en noir*, Éditions Paulines, Montréal, 1975.

### Biographie

*Un homme, une époque*, Jacques Lamarche, biographie, Écrits Hautes-Terres, 2002.

### Nouvelles

*Le vagabond de la nuit*, dans *Des nouvelles de Gatineau 3*, collectif d'auteurs de l'Outaouais, Éditions Vents d'Ouest, 2014.

*L'auteure et la lectrice*, dans *Des nouvelles de Gatineau 2*, collectif d'auteurs de l'Outaouais, Éditions Vents d'Ouest, 2013.

*L'absente*, dans *Des nouvelles de Gatineau 1*, collectif d'auteurs de l'Outaouais, Éditions Vents d'Ouest, 2012.

*L'année de l'Expo* dans *Trente – XX*, collectif d'auteurs de l'association des auteurs et auteures de l'Outaouais, Éditions Vents d'ouest, 2009.

*Mémoire de vies* dans *Le Tunnel*, collectif d'auteurs du Canada, de Suisse, de France et de Belgique, Éditions du Vermillon, 2007.

*Lettres sans timbre*, nouvelle dans *Les Saisons littéraires*, solstice d'été 1995, Guérin, 1995.

### Essais

*Visions de la Petite-Nation*, Éditions de la Petite-Nation, 2000.

*Pourquoi nous avons cessé d'enseigner*, Éditions de la Petite-Nation, Saint-André-Avellin, 1979.

*Appliqués, patchwork et couvre-lits*, Éditions Domino, Montréal, 1979.

**Blogue**, depuis 2008: [www.claude-lamarche.com](http://www.claude-lamarche.com)

**EXTRAIT**

# HÉRITAGES

Les têtes dures

roman

Claude Lamarche

# EXTRAIT

Mise en pages: Claude Lamarche

Page couverture: Christian Quesnel [www.christianquesnel.com](http://www.christianquesnel.com)

Dessins de Ray, Paris, 1962

Édition: *Elleffé*

[www.claude-lamarche.com](http://www.claude-lamarche.com)

[www.despagesetdespages.com](http://www.despagesetdespages.com)

Dépôt légal –

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada, 2<sup>e</sup> trimestre 2019

ISBN 978-2-9810206-1-1

Impression: Gauvin, Gatineau

# EXTRAIT

*À mon frère.*

*« J'ai commencé à faire de moi-même  
un être littéraire, quelqu'un qui vit les choses comme si elles devaient  
être écrites un jour. »*

Mémoire de fille, Annie Ernaux

*« À quoi sert d'éveiller les morts?  
À donner du souffle aux vivants. »*

Corne de brume, Louis Caron

# EXTRAIT

# EXTRAIT

## Avant

Les mains dans une terre fragilisée par le mildiou, l'esprit aux rêves de lacs et de rivières, le cœur à l'amour, il y eut Bridget Bushell et Denis Lynch, chassés de l'Irlande.

Il y eut la difficile traversée de la mer, la peur du typhus, du choléra, l'établissement dans le quartier des tanneries, le futur Saint-Henri, près de Montréal.

Il y eut ensuite Jenny Lynch, leur fille cadette, qui vécut au bord de la voie ferrée du grand Tronc tout en apprenant le français. Il y eut son mariage avec le voisin, Philéas Deguire.

C'était entre 1846 et 1899.

## Avant encore

Il y eut Léopold Deguire, orphelin à huit ans et pensionnaire jusqu'à dix-sept ans.

Puis, à Varennes, à Montréal et à Saint-Eustache-sur-le lac, il y eut les rêves de fleuve et de lac, les amours de cœur, le travail, les mariages, les morts.

Tardivement, avec Diane Pouliot, il y eut trois enfants : Mireille, Andréanne et Julien.

C'était entre 1899 et 1963.

## Et cette fois

Dans les veines de Mireille Bricault et de sa fille Dominique coule encore un peu de sang irlandais et beaucoup d'héritage judéo-chrétien. Deux voix entremêlées, deux vies parallèles, deux têtes dures.

C'est l'époque de la Révolution tranquille, entre 1960 et 1970.

# EXTRAIT

# EXTRAIT

## Première partie (1963-1965)

Léopold Deguire 1894-1963

À Montréal, est décédé le 21 avril 1963 à l'âge de 68 ans. Il était l'époux de feu Diane Pouliot, le fils de feu Philéas Deguire et de feu Jenny Lynch. Il laisse dans le deuil ses enfants Mireille (Jacquelin Bricault), Andréanne et Julien (Florence Lévesque).

Ton père vient de mourir. Devant le miroir, tu coiffes tes cheveux bruns comme les siens alors que tu les aurais voulu roux comme ceux de ton frère et de ta sœur. Tu laves ton visage encore bouffi par les larmes de la nuit. Te voilà orpheline. Tu répètes le mot. Orpheline. Sans père ni mère. Tes yeux se voilent, ton cœur s'emballé. Tu n'as pas quarante ans, et tu te sens vieille. Comme s'il n'y avait plus que le passé devant toi.

Il ne faut pas que ton mari et tes deux enfants voient ton immense chagrin. Tu ne leur as jamais dit ta peur des chats, ta peur de l'eau. Ta peur de la mort.

Le ciel s'assombrit. Les bourgeons frissonnent. Au cimetière Côte-des-Neiges, les fossoyeurs descendent le cercueil dans une terre à peine dégelée.

De tes doigts gantés, tu tâtes le jonc que ton père t'a donné, un héritage de sa grand-mère irlandaise. Tes yeux sans larmes. Ta gorge nouée des mots que tu murmures. « Pardon papa de vous avoir laissé seul ces dernières années.

# EXTRAIT

Papa, puis-je enfin te tutoyer? Pars tranquille, je prendrai soin d'Andréanne, elle sortira bientôt de Saint-Michel-Archange. J'écrirai plus souvent à Julien. Va rejoindre tes frères, tes sœurs et tes parents que tu as perdus, alors que tu n'avais que huit ans. Ne t'inquiète pas, je prends le relais. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi, pour nous. Au revoir, papa. »

Un dernier signe de croix. Tu hésites à quitter le cimetière. Tu regardes les pierres tombales, tu cherches d'autres Deguire. Que ton père ne soit pas seul, ne soit plus seul comme les trois dernières années. Toi à Lévis, lui à Montréal. Mais le froid gagne tout ton corps. Tu trembles. Te dominer. T'assurer d'abord que tout ce qui devait être fait est bien fait. Le devoir avant tout. Toi, l'aînée d'une fratrie de trois, depuis toute petite, être raisonnable, être sage, montrer l'exemple, arriver à l'heure, partir la dernière. Encore aujourd'hui, alors que tu auras quarante ans dans quelques mois.

Tu relèves le col du manteau marine de ta fille Dominique, et l'amènes vers l'automobile où attendent, bien au chaud, ton mari et ton fils.

En route vers Lévis, Jacquelin immobilise sa grosse cylindrée. « Eh! Baptêche! » Tu jettes un coup d'œil à la jauge d'essence du tableau de bord. Très agacée, tu bondis : « Eh! Câlène! C'est toi qui marches, on attend, et arrange-toi pour trouver de l'essence. »

Une fois que ton étourdi d'époux réussit à intercepter un bon samaritain, tu soupires. Tes épaules se détendent. Tu penses quand même que ce ne serait jamais arrivé avec ton père prévoyant. Ton bien-aimé.

# EXTRAIT

Tu es tirée de tes rêveries quand ton fils, Marc-André, grommelle quelques mots qui ressemblent à « J'étouffe ici, y en a qui prenne trop de place ». Il claque la portière et sort marcher sur le bord de la route. Donne des coups de pied aux cailloux. Ronge les petites peaux autour de ses ongles. Débarrassée de son frère, ta fille Dominique relaxe.

— En attendant, maman, raconte-moi encore l'enfance de grand-papa. J'aime bien les histoires d'orphelins ou d'enfants adoptés.

Tu ne te fais jamais prier quand il s'agit de parler de ton père.

— Ton grand-père n'avait que six ans quand sa mère est morte en mettant son neuvième enfant au monde. Deux ans plus tard, son père Philéas Deguire est décédé, il n'avait pas quarante ans. Les neuf enfants, dont mon père, ont été éparpillés dans des pensionnats ou chez des parents. Ils ne se revoyaient qu'en été chez leurs grands-parents.

— Et ta mère, elle, a-t-elle eu une vie aussi triste?

— Papa n'a jamais dit qu'il avait eu une vie triste. Et puis, non, chez les Pouliot avec huit filles et un seul garçon, c'était bien différent.

— Pourquoi ma tante Andréanne est encore enfermée à Québec?

La voix chevrotante, tu hésites. Ta sœur, sujet délicat. Secret d'adulte presque honteux qu'on révèle en chuchotant.

— Il ne faut pas dire enfermée, il faut dire hospitalisée. On ne guérit pas si facilement d'une psychose, ça prend du temps.

Tu préfères rejoindre ton fils au bord du champ encore gelé. Dominique demeure avec sa question « Qu'est-ce

# EXTRAIT

qu'une psychose? » Elle ne s'habitue pas à tes silences. Elle reprend *Le journal d'Anne-Marie* de Michel Quoist que tu lui as recommandé d'apporter. « On ne s'ennuie jamais avec un livre », diras-tu toute ta vie. Comme ta mère avant toi.

Le dos appuyé sur la portière, tu poses ta main sur l'avant-bras de Marc-André. Tu le sens nerveux.

— Ça va?

— Je ne serai pas comme lui, hein?

— Comme ton père, tu veux dire?

— Oui. Franchement, oublier de mettre de l'essence... j'ai hâte de savoir conduire.

— Ton père est distrait ces temps-ci. Au travail, il n'a pas eu la promotion qu'on lui avait promise. Il essaie de s'intégrer, il fait du bénévolat au comité des loisirs et là aussi, il a des problèmes. Il ne faut pas lui en vouloir. Tu veux une cigarette?

Surpris, Marc-André te regarde.

— Je te donne officiellement la permission de ne plus fumer en cachette.

Après plus d'une heure d'attente, Jacquelin revient, transvide un bidon d'essence dans le réservoir, et les Bricault rentrent chez eux, à Lévis.

Pour quelques mois encore.



Depuis ce matin, j'ai mal au ventre. Le sang a taché mon drap. C'est la deuxième fois. Quand maman m'a expliqué comment naissent les bébés, elle m'a dit qu'au début le sang

# EXTRAIT

ne coulerait pas tous les mois. Je l'ai crue. Je l'ai espéré. C'est dimanche, je me recouche. Rester immobile. Je veux être un pur esprit, pas de corps, pas de sang, pas de mort.

Une heure plus tard, je m'avoue vaincue. Je ne pleure pas. On pleure quand on est triste, pas quand on a les dents serrées. Au lieu d'embêter maman, je me débrouille. Dans le corridor, je marche sur la pointe des pieds pour ne réveiller personne. Fouilleuse invétérée, je trouve la boîte bleue de serviettes hygiéniques. J'en glisse une dans ma petite culotte. Je nettoie la tache, et je sors de la salle de bains, le cœur battant comme une coupable.

Pendant la messe, papa s'agite sur le banc et grogne après le curé qui sue à grosses gouttes du haut de sa chaire en parlant d'un néo-Lévisien. Maman lui met la main sur son avant-bras. Elle pose souvent ce geste quand elle veut calmer quelqu'un. Moi, c'est le contraire, ça me crispe. Elle m'a déjà dit : « c'est normal que tout te contrarie, tu es une préado. » Je l'aurais mordue.

Marc-André fait semblant d'égrener son chapelet. Je le sais parce que ça ne se peut pas qu'il récite des *Je vous salue Marie* aussi rapidement. Dans mon missel, je lis les petites biographies des saints, des martyrs. Tous des hommes. Les rares femmes sont des vierges. Je ne veux être ni vierge ni martyre, mais une sainte, j'aimerais bien. Ou une religieuse. Dans les albums *Line*, j'aime bien découvrir les vies de sainte Thérèse de Lisieux ou de Marguerite Bourgeois. J'espère avoir une vie intéressante, la mienne est tellement ordinaire.

Le sermon du curé n'en finit pas. Papa marmonne encore, je ne distingue pas ce qu'il dit. Je replonge dans mon

# EXTRAIT

missel, je lis les indulgences pour obtenir de bonnes notes aux prochains examens. Surtout celui d'anglais. Je n'ai pas la facilité de maman qui a déjà traduit les petites annonces du Reader Digest ou celle de papa qui a déjà enseigné le latin à des anglophones. Et je ne parle pas de mon frère. Le sang irlandais coule dans ses veines, pas dans les miennes. Comme me l'apprend mon institutrice, je dis *prieste* au lieu de priest. Je prononce *they* et *day* de la même manière. Quand elle m'entend, maman lève les yeux au ciel : « Ma grand-mère Jenny doit bien se retourner dans sa tombe. » Elle me reprend. J'insiste pour dire comme mère Sainte-Thérèse nous l'a montré. Maman somme papa de se rendre à l'école pour se plaindre de l'incompétence de l'institutrice.

— Profites-en pour lui parler du code vestimentaire. Il n'est pas question que Dominique porte des bas longs et des jarretelles avant le secondaire.

Le printemps pour moi, c'est enfin pédaler. Voir les premiers bourgeons, entendre les goélands près du traversier. Sentir mon cœur battre en descendant la rue Guénette, tendre les muscles de mes mollets quand je remonte la Côte du Passage. C'est dimanche, jour de famille. Il faut demander la permission pour sortir, ne serait-ce qu'une heure. Je demande. Maman hausse les sourcils, me chuchote à l'oreille — ce que je déteste au plus haut point — que ce serait préférable de rester tranquille étant donné mon état... J'hésite, je jette un coup d'œil à papa qui me sourit. Je comprends qu'il sait. Je bous intérieurement. Je sors.

Devant le guidon tordu et le siège déchiré de ma bicyclette, je hurle « Maman! »

# EXTRAIT

J'entre en trombe dans le salon. Je roue mon frère de coups de pieds et de coups de poing. Papa lâche son journal et se lève. Mitaines de four aux mains, maman accourt.

— Dominique, calme-toi, qu'est-ce qu'il y a?

— Il a pris mon bicycle, il l'a brisé.

Mon frère ne nie pas. Il sort son ton mielleux.

— Le mien avait une crevaïson.

— M'en fous, t'avais pas le droit.

— C'était pour une commission. Maman m'a demandé...

— T'avais qu'à y aller à pied.

— Ça aurait pris trop de temps. J'ai tombé...

Maman ne peut s'empêcher de corriger :

— Je suis tombé.

Papa intervient.

— Bon, ça suffit. Marc-André, dans ta chambre, va réfléchir au moyen de réparer ta gaffe. Et toi, Dominique...

Je n'attends pas la sentence, je tourne les talons, je soupire de rage, je claque la porte de ma chambre et je me couche.

À fin de l'après-midi, père et fils redressent le guidon, réparent la crevaïson, promettent d'acheter un nouveau siège et, après de timides excuses, obtiennent mon pardon. Pour l'instant.

Au souper, maman nous sert un steak en alléguant devant tout le monde que sa pitchoune a besoin de fer. Je n'ai rien dit, elle a deviné. Mon frère ne réplique rien, ne me regarde pas. C'est aussi bien, il aurait reçu mon pied dans les mollets. Un sourire en coin, mon père m'appelle sa « grande fille ». Je serre les dents. Je ne veux pas être la pitchoune ou la grande fille ni la sœur de personne, je veux être moi.

# EXTRAIT

Pour faire oublier sa bavure, mon frère tente une diversion, technique toute maternelle.

— Maman, pourquoi tu as mis la main sur le bras de papa pendant le sermon du curé?

— Pour qu'il ne fasse pas d'esclandre.

— C'est quoi une esclandre?

— On dit « qu'est-ce que » et non pas « c'est quoi ». Et, c'est « un » esclandre.

Maman nous reprend tout le temps. C'est agaçant.

— Votre père aurait bien été capable de se lever et de répliquer au curé. Devant tous les paroissiens.

Les yeux rivés sur son assiette, papa mâche longuement chaque bouchée. Il hésite, il cherche sans doute à résumer sa pensée sans faire... d'esclandre.

— Le curé a retenu l'argent qu'on avait amassé pour le comité des loisirs. Il a tout gardé. J'en ai parlé à un journaliste qui a publié un article. Le curé n'a pas apprécié, il s'est vengé dans son sermon en m'accusant...

Maman lui lance un regard sévère et l'interrompt.

— Qui veut de la sauce sur ses pommes de terre?

Maman veut éviter le sujet, c'est clair. Le repas se termine en silence. Marc-André débarrasse la table, me fait une grimace au passage, maman lave la vaisselle, je l'essuie. Papa sirote son café au salon et allume la télévision. Le Front de libération du Québec a encore fait sauter une bombe. Tout ce qui touche la politique du Québec fascine papa et inquiète maman. Moi, à part Thierry La Fronde...

Maman ouvre une vieille armoire, sort les albums de photographies et un livre bleu aux feuilles jaunies sur lequel est imprimé : « Livre de généalogie ». Ses traits se distendent,

# EXTRAIT

elle n'a plus cette petite ride au coin des yeux. En tournant les pages, elle revit son enfance. À genoux sur la chaise, les coudes sur la table, j'écoute et je regarde. J'aime bien la vie des autres. Plus que la mienne.

— C'est ma tante religieuse qui a tenu ce cahier. Pendant des années, elle a écrit les noms, les dates, les événements, les lieux. Comme elle était l'aînée des filles Deguire, et que ses frères et sœurs plus jeunes n'ont pas eu le temps de connaître leurs parents, elle a rassemblé toutes les informations et photographies qu'elle a pu. À la mort de ma tante, mon père en a hérité et, quand il a dû quitter sa maison pour l'hôpital, il me l'a donné. J'ai ajouté vos noms et les noms des enfants de mon frère Julien. Je le laisserai à Marc-André puisqu'il est l'aîné.

Je me redresse et je réplique : « C'est moi que ça intéresse et c'est lui qui hérite, c'est pas juste ». Je la plante là avec son vieux livre de famille, et je file dans ma chambre.

Je commence un cahier. Noir comme ma vie.

